

rivaliser avec Hermance elle laissait cette dernière trôner en liberté au milieu de ses admirateurs.

En ce moment, cinq ou six de ces messieurs, le lorgnon dans l'œil et le sourire aux lèvres, expliquaient à madame de Cobrizo l'ordre des divertissements qui allaient avoir lieu.

—Que nous reste-t-il encore à voir ? demanda madame de Cabrizo en s'adressant à M. James Lindsay, beau jeune homme de vingt-trois à vingt-quatre ans, au teint transparent, aux cheveux châtain clair et aux favoris soigneusement frisés.

—Voici le programme, madame, dit avec empressement un autre jeune homme à favoris ébouriffés, qu'on appelait Ferdinand de Garlon, et dont la tête semblait divisée en deux compartiments par une raie qui partait du milieu du front pour aboutir à l'épine dorsale.

—Lisez, dit madame de Cobrizo.

Ferdinand se hâta de laisser tomber le carreau qu'il maintenait péniblement sous l'arcade sourcilière, et commença à haute voix la lecture du programme :

—Assez, assez, monsieur de Garlon, interrompit Laure Holmes. Vous croyez-vous donc obligé de lire depuis le titre jusqu'au nom de l'imprimeur ?

Tandis que Garlon repliait le programme et se replantait le lorgnon dans l'œil, un autre jeune homme, nommé Charles de Baillères, prit la parole :

—Nous avons vu, dit-il, le mât horizontal, le classique mat de cocagne, la course à la nage et le steeple-chasse d'ânes.

—Avocat, passez au déluge, interrompit Laure en riant. Je vous demande ce que nous avons à voir et non ce que nous avons vu.

—J'y arrive, reprit-il du même ton de gaieté. Il nous reste encore, en fait de divertissements, la course en sac qui va commencer, la course de haies pour *gentlemen* et enfin le prix réservé aux chevaux du pays.

—Quels sont décidément les concurrents de la course de haies ? demanda madame de Cobrizo.

—M.M. Lindsay, de Veillan. Favrier, de Garlon.

—Et M. Spencer, ajouta Garlon.

—Et M. Strettel, dit Lindsay.

—Cela fait six, reprit Laure.

—Et moi, sept, dit un gros joufflu qui répondait au nom de Martin Bonavant

—Alors nous sommes huit en me comptant, dit M. de Baillères

—Vous aussi ! s'écria madame de Cobrizo.

—Voilà un *aussi* très-humiliant, repartit le jeune homme en riant.

—Mon Dieu, c'est que je vous ai entendu dire que vous saviez à peine monter à cheval.

—En effet. Je n'en ai que plus de mérite dans mon entreprise, et c'est pour cela que je compte sur votre sympathie. Honneur au courage malheureux !

—Alors, messieurs, nous serons neuf, dit M. de Cobrizo qui venait d'arriver par l'escalier de la grève.

—Comment, monsieur, vous montez ? fit Hermance.

—Sans doute. . . Est-il donc défendu aux gens mariés de disputer cette superbe guirlande de fleurs que vous avez tressée pour le vainqueur ?

—Et le bouquet qu'il aura le droit d'offrir à la dame de son choix ? ajouta madame de Grinl'avau en minaudant.

—D'Altorf les chemins sont ouverts. . . à tout le monde, repartit Laure en riant ; mais vous n'avez pas compris, monsieur de Cobrizo, ce qui inquiète ma sœur. Le *gentleman* qui remportera le prix ne doit-il pas gagner aussi une superbe cravache ? L'habitude que vous avez contractée de vous en servir dans vos pays à esclaves n'aurait qu'à vous revenir ?

On se mit à rire de cette plaisanterie, mais un nuage passa sur le front du portugais dont les lèvres eurent une imperceptible contraction.

Don Manoël Cobrizo était un homme de quarante ans environ, d'une taille moyenne, dont les membres souples et nerveux annonçaient autant de force que d'agilité. Il avait d'assez beaux traits, mais son front peu développé et ses petits yeux noirs, profondément enfoncés sous d'épais sourcils, donnaient à sa physionomie quelque chose de faux et de sinistre qui était loin de prévenir en sa faveur. Le cercle de bistre qui entourait ses pau-